

Mort d'un dramaturge en devenir : Ian Stephens (1954-1996)

Stéphane Zarov

Number 19-20, Spring–Fall 1996

Esthétiques nouvelles

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/041297ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/041297ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (print)

1923-0893 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Zarov, S. (1996). Mort d'un dramaturge en devenir : Ian Stephens (1954-1996). *L'Annuaire théâtral*, (19-20), 207–208. <https://doi.org/10.7202/041297ar>

Stéphane Zarov

Mort d'un dramaturge en devenir Ian Stephens (1954-1996)

Those fuks from seriouspoemland who want to get published
who gives a shit
And don't you tell me this isn't a poem cause it is — its just a poem
with a purpose you don't recognize.
(Ian Stephens, *Diary of a Trademark.*)

Le vendredi 22 mars 1996, s'éteignait à Montréal le poète et dramaturge Ian Stephens. Il avait 41 ans. Stephens fut à Montréal l'un des pionniers du Spokenword, poésie publique qui émergea, tout comme le Slam poetry, des grandes cités américaines et à même les brèches ouvertes par le rap, le hiphop et le désarroi grunge. Car ces genre musicaux, autant portés par le texte que par la musique, prédisposaient leur jeune public à recevoir cette poésie. Stephens lui-même, face à l'absence de débouchés pour son écriture, se tourna vers le punk Rock et (tout comme le poète américain Henry Rollins) c'est en tant que chanteur et musicien qu'il se fit d'abord connaître avant de bifurquer vers la poésie publique, dite Spokenword.

«Le but du Spokenword, dit le poète Fortner Anderson (animateur de Dromotext sur les ondes de C-KUT), est d'ébranler le public avec les mots». Contre-culturel et anti-establishment (tout comme le Punk et le Grunge), le Spokenword privilégie la parole vivante du poète plutôt que son écriture, la primauté revient à l'oralité du poème. L'écrit est banni de la scène Spokenword où le poète ne lit pas son texte, mais l'incarne. Si cela nécessite plus de préparation que le Slam (où les poètes compétitionnent entre eux à la manière de la LNI ou des anciens chants amébées, en revanche le poète peut atteindre dans le cadre plus souple d'un événement Spokenword la catharsis désirée.

Malgré certaines ressemblances, les poètes Slam et Spokenword s'insurgent lorsque l'on qualifie leurs performances de théâtrales des mouvements. Ils ne se considèrent pas dans la mimésis du théâtre mais bien dans le vrai de la vie. La performance du poète

s'articulant toujours autour de son propre personnage, il ne fait donc pas «comme si»; il est. C'est presque le retour de l'aède antique. Le public des événements Slam et Spokenword n'est d'ailleurs pas celui du théâtre, mais celui des concerts grundges et punks. Ian Stephens y était donc doublement dans son élément.

Son corps ravagé par le cancer et le sida, Stephens se faisait le chantre de son propre décharnement. Il apparaissait sur scène, drapé d'une couverture écossaise, le visage recouvert de pansements ou d'un masque à gaz, ou encore d'un masque de Ronald Reagan en latex. Ses oraisons étaient longues, amères et mordantes. «[...] I tested + / I tell him to get up, everybody's +, big deal, big deal.» Parfois étrangement sublime: «Chemo, chemas, chemat, chemamus, chemunt.» Presque toujours funèbres: «You and I still believe in God and beauty and the victory of love and the supremacy of flesh over money and ecstacy over jobs / because we are dead.»

Vers la fin de sa vie, Stephens n'avait plus la force d'exécuter lui-même sa poésie. D'autres poètes lui firent alors l'insigne hommage de la réciter en son nom. Peut-être fut-ce la raison pour laquelle il envisagea d'écrire un spectacle solo intitulé *No Smoking Corpse*, qui ne verra jamais peut-être le jour.